

Didier Coste

Sonnets de Rio de Janeiro

pour Marianne Élias,
à Jean-Claude Élias.

JARDIN BOTANIQUE

A quoi pense le tournesol pendant l'éclipse
Et que craint la sensitive que nul ne touche ?
Le mouvement de la pensée est cette ellipse
Entre l'éclair des sens et l'offre de la bouche.

Et l'oiseau en fleur, la jeune fille arrêtée
Tandis que le soleil monte sur les terrasses
Et la main que ce jour la guitare a fêtée
Sont-ils d'un même monde et d'une seule race ?

Me rendrais-tu la joie d'être ensemble mortels,
Chaque plante serait adepte de l'instant
Et nous, sous des cieux purs, leur paisible cheptel ;

Mais au son de ta voix nos feuilles déployées
N'ont abusé ni ta vue ni ton cœur distant,
Le soleil rend au temps ses heures déployées.

LAGUNE

Les oiseaux, les fleurs flottées, les graines légères,
Les fruits et même les poissons multicolores
Vont dans le sens du temps qu'une brise exagère
(Effluve à peine que le sien, son d'un folklore).

Et qu'un sourire élargi, qu'un baiser m'esseule
Ne t'incombe ni à la nuit que tu parvais :
La mer, la nuit sont à leur place et la nuit feule
Aussi pour l'amour mort et les amants défaits.

Connaître à leur cadence des saveurs infuses,
Des sucres dissous et dans la nuit transposés
Est courbe de l'ongle, non prestige de muse.

Connaître, qui n'est savoir, quand te connaîtrai-je ?
Les doigts de l'aube qui vient ne sont pas rosés,
A son signe – est-ce le tien ? – mon séjour s'abrège.

SOUS LE PAIN DE SUCRE

Douceur, perfection que la caresse n'atteint
Et tous les sens vifs dans l'égalité d'humeur :
Toi qui fais s'ouvrir l'un après l'autre matin,
Avec toi le soleil va, un vieil homme en meurt.
Du soleil et non de toi mourir, quel dommage
Et des palmes et de la tiédeur des passants
A qui par eux élevé le bruit rend hommage
Comme si j'étais faible et vidé de mon sang.

Peau cuivrée, rondeur des bras, telle est la pensée
Que notre marche étroit et qui sépare l'air
De l'onde verte et de la palme balancée.

Mais c'est en chacun le singe et le noir vautour
Que le hasard loge où tout à l'heure il fit clair :
Oh, montrez-moi ma maison et les fleurs autour.

BOTAFOGO

Prélude à une fête où nous ne serons pas
Et dont chacun pour tous deux serait le tambour,
Une musique nocturne en marque le pas :
Nous quitter ici ne se comprend qu'à rebours.

Épris donc auprès de toi du son des cymbales,
Le geste du temps en nous s'insinue câlin ;
Je ne cherche rien, pour ne pas, quand il s'emballe,
Trouver la terreur de n'être de l'autre l'un.

Un entour de plumes, un ondoyant brio
Ne diffère pas tant de nos craintes inverses
Sur la place échangées de l'éternel Rio.

La musique, dis-tu, se rythme en d'autres corps,
Mais le jour qui à naître sur la mer s'exerce
Commence cette nuit de nous faire un décor.

LAPA

Le ciel n'est pas l'autre que nous sommes aussi
Mais celle, étant, que nous ne serons jamais,
Passant là-haut avec les voyageurs assis :
Nous sommes le seul regard que la nuit permet.

Sous les arceaux s'excite en contorsion gracieuse
Ce qu'il n'y a en chacun du lynx et du tigre,
Le geste en arrêt luisant qui m'évide et creuse
Entre nous un berceau, un vieux Nil où j'émigre.

Comme la tiédeur nocturne tient dans les torses
Tendus par l'effort soudain, je sais la pensée
Qui s'arque en la rondeur de ton front et sa force.

Avec son ombre chaque beau corps en découde
Et ce n'est pas l'ombre qui sera terrassée
Mais la bouche qui parle sans baiser ton cou.

COPACABANA

Les trottoirs diurnes offrent au choix des montres,
Des jouets, des cigarettes et des foulards,
Plus pour le retour que pour l'art de la rencontre :
Dès le début on pense au moment du départ,

Et sous les lumières du soir les voix s'échangent,
Les seins parlent grave entre les enfants armés,
L'homme au menton bleu fait entendre un chant étrange
Que ta voix reprend plus pure et nos yeux fermés.

Si ouverts tes yeux sont clos, je ne m'en plaindrai
Qu'en silence aux bruits sourds troublant notre sommeil,
Dans l'ombre sur cour où tous les gris sont cendrés.

A l'aube les grappes de coco seront vertes,
Le but du jour nous frappe d'un éclat vermeil,
Je ne fais que t'aimer, la lumière est discrète.

MARCHÉ DU NORD-EST

(I)

Depuis dix heures du matin nous entendons
A deux voix alternées, par elles embellis,
Nos propres sentiments, comme par quelque don
Nouveau du climat : la chaleur est un grand lit.

Je voudrais savoir ce qu'il en sera demain
Sans aventure, bible bleue ni colportage,
Quand un temps mort nous aura tracé son chemin
Et que plus souffrants nous n'en serons pas plus sages.

Derrière nous, les viandes séchées, les farines
Et tout autour les lourds coloris des tissus,
L'épaisse fumée des grils, seule ballérine.

Devant nous, pour peu que nous restions sur ces chaises
Boiteuses, notre amour, qui n'est pas, sera su,
Et le soleil avec nous en prend à son aise.

MARCHÉ DU NORD-EST (II)

Un autre samedi, ce sera le dernier,
Nous sommes déjà pressés de nous souvenir
Pour tous les absents, nous payons de nos deniers
Le bonheur d'être et le projet de revenir.

La fureur génésique du forro s'efface ;
Sans qu'il soit passé un nuage, c'est le temps,
Le temps seul qui surprend l'empreinte de ta face
A mes mains volée par un oiseau déroutant.

L'oiseau se tient par le bec au bord de la table,
Tu n'as déjà plus soif, je termine ton verre
Comme si j'étais, moi, de tes lèvres capable.

Sais-tu que j'entends, sous tant de bruit, un murmure,
Une fleur tombée sur la mousse d'une serre ?
C'est un mot que tu n'as pas dit, mais lui seul dure.

PARATI

Au bord du grand bleu les maisons sont des images
Où sans le savoir nous habitons en saison
Avec nos rires et les objets du ménage
Dont le temps bientôt va nous demander raison.

Quant à moi, je suis prêt, je tiens monnaie d'épices
Pour acquitter ce passage, et toi de manioc
Et des fûts que le poids doré des fruits tapisse :
Au lever des îles, le jour propose un troc.

Loin de tout, près du monde nous réunirons
Dans un port d'eau très douce nos vaisseaux divers,
Son onde y danse déjà sous un soleil rond.

Tes belles mains détissent le chant de la plainte
Et nourrissent un jeune été dans cet hiver
Où sur l'herbe étendues les carènes sont peintes.

IPANEMA

Une chanson le premier jour nous y mena,
Non pas celle de Vinicius, moins triomphale
La tienne et plus délicate que l'incarnat
De sa Vénus cambrée face à la vague étaie.

Tu marches devant, il n'est question que du geste
Que montre la musique en s'approchant de l'oreille,
D'un temps ressaisi sur soi, retrouvé sans reste :
Nulle sirène à ses pieds, la nef appareille.

En automates par leur foulée transformés,
Les coureurs pantelants que souvent nous croisons
Nous ouvrent sur nous des yeux qui furent fermés.

Il fait gris-bleu ainsi que tu me vois te voir
Entre soleil et pluie, reflétant la raison
De tout ce qui est, sans superflu, notre avoir.

PAQUETA

La durée fait partie intégrante du ciel,
Disait en mille-trois-cents Raymond le vénérable,
Or, agrandi notre temps de n'être éternel,
L'île aujourd'hui lui rend, plus lent qu'hier, son sable.

On y voit rayonner en l'absence des fleurs
Les flamboyants vermeils venus du vieux voyage
Quand déjà la rame fusait de tous ses pleurs :
La joie de naviguer, et finir à la nage.

Ici ou là, près d'un parc pelé nos dimanches,
Les volets ouverts dans le mur de carreaux bleus
Pour les oiseaux qui sont sur la plage se déhanchent.

Ici et là, si près les îles qu'on s'y hèle,
Et les pollens insouciantes de tout l'or qui pleut
Si sur l'idée de l'eau nos doigts distraits se mêlent.

SANTA TERESA

A mi-hauteur des cieux nous ferons une halte
Pour la vie entière, sachant qu'elle s'y trouve
Sans étonnement, et nul besoin qu'on l'exalte,
Dans les nids où tu fus enfants, qu'une ardeur couve.

Foulant le lit des feuilles ici reposées,
Nous n'avons rien perdu de la douceur de vivre
Les années longues mais par nous vite glosées :
Plus sonores, les grands bambous en font un livre.

Il ne convient pas de monter, les bancs sont vides
Où nous aurions pu graver nos premiers baisers,
Et la mer au loin révélée, sans une ride.

Au tournant, où grince le tram, un repas frais,
Un jus de fruits blancs, tous nos dieux sont apaisés
Par une offrande dont sourire a fait les frais.

Rio de Janeiro – Barcelone
août-octobre 1995

Petit commentaire des « Sonnets de Rio », pour la curiosité.

Ils furent écrits pendant et après un séjour à Rio, l'été dernier, en compagnie de la dédicataire, chercheur biologiste de métier (beaucoup de jardins botaniques), musicienne, fille d'un philosophe et musicologue, le dédicataire, amoureux du Brésil où il a longtemps habité.

Plusieurs musiques de danse et de jeu, ritualisées mais vivantes, sont présentes dans les sonnets centraux, la *samba* dans « Botafogo », la *capoeira* dans « Lapa », le *forro* dans « Marché du Nord-Est, 2 » (ainsi que l'art des *repentistas* dans le sonnet 1), enfin la *bossa nova* dans « Copacabana » et « Ipanema ». D'une façon générale, l'entrelacement de la tradition musicale et de la référence au paysage n'est pas affaire thématique ni surtout d'affinité, mais une façon de laisser à la voix toute l'autorité sur la diction poétique et la tonalité sémantique.

Le premier vers de « Paqueta » est, évidemment, une citation de Raymond Lulle. Son univers était, telle cette île, près de tout, mais seulement à côté – des percepts et de la pensée.

Le paysage de Parati, et d'autres, ne sont pas sans faire référence au grand peintre brésilien, dit naïf, mais qui n'obéit en rien à la convention du genre, sur qui je voudrais un jour écrire un texte de fond.

D. C.